

Témoignage : Comment une psychologue très engagée a incarné son rôle le temps d'un remplacement de congé maternité de quelques mois :

Je profite de l'occasion pour remercier l'accueil, la confiance, l'amitié qui m'a été généreusement offerte par tant de personnes au Service Habitat et pour vous souhaiter une très bonne continuation dans ce chemin courageux et passionnant que vous avez entrepris de l'accompagnement de la folie.

Je ne souhaite pas préciser ce que le Service Habitat attend de son psychologue. Point extrêmement bien expliqué déjà dans la fiche de poste qui m'a été donnée à mon arrivée au Service. Ce dont je souhaite parler c'est de la manière concrète et singulière dans laquelle j'ai occupé cette place et de ce qui a été mon orientation de travail.

J'essayerai en quelques mots, de vous faire part de ce qui a été ma rencontre avec une institution qui, pour ainsi dire et comme ça nous arrive de le dire, « roule ». « Ça roule » dans une ambiance de travail extrêmement agréable et avec des personnes qui aiment leur travail, qui y mettent du sien, qui y croient. C'est dans ce contexte particulier du Service Habitat et c'est dans la contingence de cette rencontre avec ces équipes, avec ces résidents, dans un moment et des situations précises, que j'ai construit ma manière singulière d'habiter la place de psychologue, dans une rencontre qui a été surtout une rencontre entre deux discours différents.

Voilà de quoi je veux vous parler.

« A quoi ça sert le Groupe de Parole ? »

Il s'agit d'une question qui a été posée par un éducateur lors d'une séance du groupe de parole. Il s'agissait d'une séance assez particulière, dans laquelle la parole des usagers avait pris ses ampleurs dans une ambiance plutôt joyeuse mais chaotique : le délire de l'un, les blagues de l'autre à la personne assise à côté, l'expression de la colère d'un troisième qui n'avait pas apprécié qu'on lui coupe la parole... Tout cet ensemble avait déconcerté l'équipe ! Mes interventions visaient tout simplement à assurer la place de chacun dans la circulation de la parole. Les éducateurs essayaient de ramener cela à un échange raisonnable, mais cela avait pris son propre envol. Aucune conclusion sensée, aucun message clair ne pouvait se tirer de ces propos biscornus, de cet orchestre dissonant.

Et du coup la question posée par l'éducateur à la fin de la séance a donné lieu à une réponse unanime :

« A quoi sert le groupe de parole ? », a-t-il demandé.

« A parler !! » ils ont tous répondu à l'unisson.

En effet, comment faire en sorte que cet échange prenne une forme disons « normale » alors que les sujets qui y sont engagés se retrouvent hors discours, hors lien social ? C'est justement du fait de ne pas parler « dans la norme » que ces jeunes se retrouvent chez nous.

Le groupe de parole sert à parler, nous enseignent-ils. Et c'est pour cela que dans cet espace peut s'exprimer leur parole singulière, foncièrement « hors norme » ; leur parole, refuge ultime de leur subjectivité et leur dignité. Le groupe de parole peut ainsi accueillir la parole naissante d'une fille qui

trouve là un espace où dire « atchou ! », comme si elle voulait juste nous rappeler un « je suis bien là ». Ou un tel autre qui y trouve le moment et parfois le courage de faire entendre sa voix grave pour faire valoir son gout pour les « frites ».

Le Groupe de Parole a été un espace que j'ai voulu vide, un espace où la parole de chacun peut advenir. Cela a cependant un coût pour le sujet : il faut qu'il y paie de sa voix. Parler ce n'est pas le même enjeu que communiquer, je ne me suis donc pas servie des pictogrammes ni de soutiens à la communication. Même à ceux qui ne parlaient pas, à ceux qui parlaient à peine, je leur ai fait entendre que, dans cet espace-là, je les attendais avec leur parole, leur voix. J'ai soutenu dans cet espace la valeur de leur parole, même si elle était hors sens, même si elle était délirante... Je peux dire avec satisfaction que beaucoup d'entre eux ont su s'en saisir, ça s'est mis à parler, ça s'est animé.

Ma rencontre et mon travail auprès des équipes

Un autre aspect, qui a été très enseignant et intéressant pour moi, c'est le travail avec les équipes de chaque service. Après-coup, il me semble que dans mes interventions j'ai visé à soutenir leur travail et, notamment, à mettre en valeur l'intérêt singulier porté à chaque sujet. J'ai souligné la dimension de la bonne rencontre, de la trouvaille, de la surprise, du désir de l'intervenant... Ainsi, j'ai souligné l'importance des jeux des mots entre un jeune psychotique et une maîtresse de maison qui lui permettent, la durée de ce jeu, d'échapper à la férocité qui signe pour lui la voix de l'Autre ; j'ai encouragé le désir d'un des éducateurs de se faire partenaire des jeux d'un des résidents, de s'approcher ainsi, de son monde à lui ; j'ai mis en valeur la sensibilité d'une éducatrice qui a décidé de respecter l'invention d'une résidente de se servir des écouteurs pour se protéger de la voix méchante à laquelle elle a affaire ; l'attention portée par un autre au signe clinique du chapeau que se met à porter une résidente alors que sa tête risque de partir...

Lors des échanges informels et des réunions, j'ai essayé d'articuler et donner quelques éléments cliniques qui pouvaient aider pour mieux accompagner certains sujets : faire apercevoir la mélancolie d'un résident, le « fonctionnement à deux » d'un autre, la difficulté d'assumer un acte symbolique pour un autre, la valeur délirante de ce qui pouvait être entendu comme des mensonges pour une quatrième... J'ai aussi essayé d'attirer l'attention des professionnels sur le rapport du sujet psychotique au langage et sur l'importance de tenir compte des mots concrets qu'on emploie pour leur parler -au-delà du message qu'on veut leur transmettre, de ce que l'on veut dire-.

J'ai essayé de faire entendre des idéaux, des bonnes intentions, qui à un moment donné pouvaient faire obstacle à la rencontre avec ces sujets et ce qu'eux-mêmes nous proposent comme solution, comme invention. Notamment nos idéaux d'autonomie, communautaires, d'évolution ; notre volonté de leur apprendre, de veiller à leur santé, notre vouloir leur bien. En effet, parfois notre pratique nous sollicite au-delà du sens que nous pouvons donner et c'est à ces moments, dans ces impasses, que nous avons la chance privilégiée d'aller au-delà du discours institutionnel qui nous soutient.

Auprès de ceux qui l'ont ainsi voulu, j'ai donné quelques éléments théoriques et surtout, j'ai essayé de transmettre mon gout pour le savoir concernant la psychose. J'espère avoir transmis l'inquiétude pour un savoir rigoureux, une pratique sérieuse de la parole, une formalisation logique possible des cas, qui nous permettent d'accompagner de manière éclairée chaque sujet dans son travail singulier pour traiter son monde, pour supporter son existence. J'ai essayé de les rendre sensible au transfert qui leur est adressé, à la place privilégiée qu'ils occupaient auprès de certains sujets dont ils s'occupaient, au fait que, de ce fait, ils peuvent beaucoup faire pour eux. J'ai souligné que, dans le travail avec des psychotiques, c'est eux qui nous enseignent...

J'ai essayé de mettre en valeur ce qui relève d'un désir non-anonyme qui anime chacun des membres de l'équipe, l'importance de leur désir incarné. Ce qui opère dans l'institution c'est surtout cette rencontre entre un sujet psychotique et le désir de chacun d'entre vous de se rendre son partenaire de la bonne manière. En sachant que c'est par le biais de la bonne rencontre qu'ils ont une chance d'échapper à leur destin.

J'ai soutenu fermement qu'on peut échapper à un destin qui semble joué d'avance, que la bonne surprise est toujours possible. Cette position se soutient d'un constat fondé sur l'expérience, la mienne et celle de quelques autres, d'un côté et de l'autre de cette expérience. Ma pratique et ma formation s'inscrivent dans une clinique que l'on a pu qualifier d'« anti-destin » tout aussi bien pour le sujet psychotique que pour le sujet névrosé.

Une anecdote personnelle

Jeune psychologue, j'ai commencé à travailler auprès des psychotiques dans une structure qu'on appelle en Argentine « centre éducatif-thérapeutique », il s'agit d'une sorte de service d'accueil du jour qui accueillait, dans ce cas-là, des jeunes autistes et psychotiques. Ma rencontre avec la folie s'est produite dans ce cadre très singulier : dans ce centre, une petite équipe de quelques psychologues partageait une journée, propositions des ateliers, faisons des sorties et activités individuelles et en groupe, et mangions tous ensemble avec une vingtaine des jeunes psychotiques et autistes très atteints. Notre travail était mis au point et orienté dans des réunions cliniques hebdomadaires. Espace où, à partir de ce qui n'allait pas, de ce qui ratait, mais aussi des trouvailles, nous élaborions ensemble et avec l'aide des psychanalystes plus expérimentés, un savoir qui se dégageait de notre pratique. Notre orientation ne visait aucunement une « normalisation », nous visions tout simplement à ce qu'ils aillent et vivent le mieux possible, qu'ils puissent faire lien avec l'autre ; à éviter les passages à l'acte.

De cette expérience inoubliable, je garde encore les blessures de guerre. Malgré cette orientation clinique très précise et le travail que je faisais sur moi-même à l'époque, cela ne m'a pas suffi pour faire face à la folie sans en être trop envahie, trop prise par un excès. Je me suis donc décidée à quitter mon pays pour venir en France. Pour faire face dignement à la souffrance de ces sujets, il n'y avait pour moi qu'un chemin : le savoir clinique et le savoir sur soi-même mené jusqu'à ses dernières conséquences. C'est le chemin, pas toujours facile, que je poursuis encore.

La voie d'une formation dans la finesse du détail et dans la discipline d'une parole qui compte et ait des effets, dans la localisation de nos limites, reconnaître ce qui relève de l'insupportable, voire de l'impossible, dans un éclairage réel permettant d'assumer la responsabilité qui nous revient dans cette pratique ainsi que le risque de poser un acte, dans la mise au point de son propre désir concernant cette pratique pour le rendre un opérateur plus précis, moins fatigant à soutenir, reste toujours ouverte.

C'est là où la dimension que nous appelons « professionnelle » et celle que nous appelons « personnelle » se touchent intimement, se superposent. Pas de rempart possible dans le « rôle de psychologue ». Pour soutenir éthiquement une place dans une pratique comme celle que nous menons dans ce service, il faut payer de sa personne.

Adriana Campos